

CAHIERS DE LA FACULTÉ

La page de l'étudiant : que sont les débordements transgressifs devenus ?

 LOURRYAN S.

Laboratoire d'Anatomie, Biomécanique et Organogénèse, Faculté de Médecine, Université libre de Bruxelles (ULB)

Si des « anciens » étudiants ou jeunes médecins du passé venaient par miracle inspecter le comportement actuel de leurs successeurs d'aujourd'hui, ils les jugeraient par trop sérieux, voire un peu pusillanimes. Nos jeunes sont actuellement fort motivés par la défense des droits de l'homme, par le climat, par la médecine humanitaire mais semblent avoir perdu le sens de la provocation, du chahut, de la plaisanterie, voire carrément de l'humour. Ils laissent en général les activités folkloriques à la discrétion du cercle de médecine et les événements traditionnels (banquets, revue de médecine) se font attendre parfois longtemps.

Ils sont régulièrement effrayés quand on leur raconte les frasques d'antan, qui certes parfois s'accompagnaient de sérieux dégâts, à une époque où les hôpitaux étaient peu soucieux d'économies budgétaires et où la plupart des chefs de service avaient fait la même chose dans leur jeunesse et demeuraient pleins de compréhension, voire complices.

Ayant recueilli un certain nombre de témoignages et ayant personnellement assisté à diverses choses, nous pensons que c'est notre devoir de les narrer ici avant que cette mémoire disparaisse et en espérant qu'un jour ces traditions se revivifient. Seules des personnes décédées seront nominalement citées ici : c'est peut-être plus prudent.

En remontant assez loin, on découvre des traces encore vives de la rivalité voire de l'inimitié entre les étudiants de l'ULB et ceux de l'UCLouvain. A l'époque, ceux qui s'inscrivaient à l'ULB souscrivaient largement à ses principes (ce n'est actuellement hélas plus le cas) et clamaient à haute voix « à bas la calotte ». Il n'était pas rare ainsi qu'un étudiant de l'ULB coiffé de sa penne, s'il apercevait dans la rue un collègue louvaniste avec sa calotte, l'apostropha et entreprit de le molester. L'ancien professeur de dermatologie, Adrien Bayet, avait cette réputation lorsqu'il était carabin, avant la guerre 39-45. Les bagarres entre ces deux groupes d'étudiants étaient fréquentes de ce temps-là.

Dans une perspective proche, la Saint-Verhaegen était aussi l'occasion de susciter la joyeuse bagarre entre les étudiants en médecine et les habitants du quartier de l'ancienne faculté de la Porte de Hal (les « Marolliens »), lesquels n'attendaient que ça d'ailleurs.

Dans un autre domaine, les blagues et chahuts en cours n'étaient pas rares. Des étudiants lâchèrent une poule au cours de biologie végétale de Mme Homès-Van Schoor. Plus tard, d'autres inséraient des diapositives de femmes nues dans le chargeur du Pr Jacques Mulnard (anatomie), qui réagissait toujours avec humour. Il arrivait même que les plaisanteries se fissent entre collègues, ainsi lorsqu'on colla un pétard à la base du bâton de bambou du Pr Jean Milaire qui, au cours d'anatomie, commandait le changement de diapositive par le préparateur en tapant le sol avec le bâton. D'autres exemples plus anciens sont légion.

Les gardes étaient l'occasion ou jamais de développer les propensions aux plaisanteries. Là, le « lâchage » était complet.

Lors de ses gardes à l'Hôpital Brugmann, le futur professeur de physiologie Victor Conard s'attela à créer « le brouillard de Londres » en faisant bouillir un énorme récipient d'eau qui noyait tout le parc sous une brume opaque, qu'il dirigeait avec délectation vers la maison des infirmières. A peu près à la même époque, toujours à Brugmann, le jeune Jean Christophe, futur biochimiste de renom mais étudiant naïf, était envoyé à la maison des infirmières pour mander à ses dépens la « nourrice de garde » en cas de naissance annoncée dans le quartier des accouchements.

A la fin des années 30, trois étudiants furent convoqués par le recteur pour avoir totalement inondé le quartier des résidents à l'Hôpital Saint-Pierre en ouvrant tous les robinets et en obstruant les bondes, ceci à tous les étages. Ils firent ensuite une carrière remarquable à l'Université : il s'agissait de Pierre-Olivier Hubinont (gynécologie), François Moyson (chirurgie pédiatrique) et Pierre Rosa (obstétrique).

Les regrettées piscines de physiothérapie constituaient une occasion trop belle que pour être manquée : bacchantes aquatiques, immersion d'une petite voiture ramassée dans la rue voisine... Une deux-chevaux fut également introduite dans la rampe qui menait au quartier opératoire du défunt hôpital d'Etterbeek.

La rampe inclinée de l'ancien Institut Bordet était aussi l'occasion de tenter de battre des records de descente en patin à roulettes ou de lâchers d'objets roulants divers.

Bien sûr, les gardes étaient aussi l'occasion de procéder à de petites brimades : lits-portefeuilles, lits mouillés étaient le sort réservé aux étudiants stagiaires, ainsi que les courses inutiles dans des pavillons lointains. Des étudiants étaient douchés de force (surtout des étudiantes en fait, quand elles se montraient « coincées »). Une résidente en médecine interne qui se vantait de dormir nue dans le lit de sa chambre de garde a vu son lit (à roulettes) déplacé (avec son contenant) dans la rue Haute, sur une place de parking, avec de la monnaie déposée dans le parc-mètre. Un étudiant en stage à Mons a été plâtré en pleine nuit à un panneau-indicateur sur la route de

Figure 1

La rampe de l'ancien Institut Bordet.



(i) Phénomène constant à l'époque dans les salles de garde.

(ii) Anecdote : il arriva un jour à un garçon de chambre noire de croiser un vieillard compassé vêtu de noir, qui l'interpella en ces termes : « pardon, monsieur, où se déroulent les mises en bière ? », à quoi l'énergumène répondit : « pour les bières, t'es chez moi, pei » (Sic).

l'hôpital. Un étudiant en stage en gynécologie à Saint-Pierre (devenu plus tard professeur et même doyen) ne pouvait laisser une porte intacte sans y placer un baxter en plastique et une punaise afin que le premier qui passerait l'huis fût copieusement arrosé.

Il ne faut évidemment pas négliger les batailles dans les couloirs à coup de lances d'incendie et d'extincteurs. Il y eut aussi des joutes médiévales : médecins en procubitus sur des brancards, brandissant des pieds à perfusion et civières poussées au galop par les infirmières jusqu'à la collision fatale. Exercice plus simple : le concours de vitesse de lits dans les couloirs.

Les fêtes pouvaient se poursuivre dans la rue et tel médecin propriétaire d'un fusil canardait les lampes d'éclairage public. Ou d'autres se faisaient ramasser par la police, largement dévêtus.

Peu après l'inauguration de l'Hôpital Erasme, le chef de service de radiologie, le regretté Julien Struyven, organisait des concours de planches à roulettes dans le grand couloir désert de la radiologie, après un concours de culs-secs de verres d'Advocaat.

Les salles d'opération de l'Hôpital Brugmann se situent dans le pavillon chirurgical, assez loin de la « garde ». Pendant une nuit, un chirurgien et un anesthésiste, tous deux motards, ont demandé à une infirmière de salle d'opération en fin de carrière d'aller préparer un plateau orthopédique dans la solitude lointaine de la salle d'opération. Sur ces entrefaites, ils se sont totalement déshabillés, ont enfilé leur casque intégral et ont fait sonner leurs bips respectifs, qu'ils ont suspendus à leurs organes génitaux. C'est ainsi qu'ils ont pénétré dans la salle où s'affairait la pauvre infirmière, nus et casqués, bras en avant comme des somnambules, la verge étincelant d'un clignotement rouge et sonore. Elle a failli ne jamais s'en remettre.

Le prestigieux, mais très sérieux, Pr Roger Vokaer, chef du service de gynéco-obstétrique à l'Hôpital Brugmann, s'était rendu un soir de garde dans son service et constatant une chose quasi quotidienne (les aliments du soir projetés au mur^r) avait poussé de hauts cris. Ses collègues ont appelé la psychiatrie et ont fait croire aux infirmiers qu'il s'agissait d'un imposteur forcené, avec pour conséquence immédiate une nuit au cabanon. Il n'y eut pas de suite notable, en-dehors d'une bonne histoire à raconter au coin du feu.

Certains services hospitaliers se confondaient en débits de boissons, notamment à Saint-Pierre à une certaine époque : bacs de bière en radiologieⁱⁱ, bières d'abbayes en pneumologie (tradition transposée après sur le site Erasme), pastis et alcool fort en gastro-entérologie.

Un jeune médecin d'Erasme, à qui la direction n'avait pas consenti de local personnel, s'était installé un jour dans un ascenseur avec sa table de travail et ses dossiers. Certains visiteurs écarquillèrent les yeux lorsqu'ils voyaient les portes de la cabine s'ouvrir. Il va sans dire que le lendemain il reçut son bureau.

Le personnel paramédical n'était pas en reste. Il arrivait que certains fussent ligotés par leurs collègues à leur chaise de travail par des bandages et la chaise (roulante) était envoyée à la dérive dans le couloir, ou, mieux, placée dans un ascenseur avec un panneau explicatif « on n'en veut plus » et envoyée au hasard dans les étages (avec en réponse un retour de la victime avec un nouveau panneau « nous non plus »). Ou alors, des membres du personnel se poursuivaient avec des seringues remplies d'eau devant les patients dans les corridors. Les cuistres policés actuels déploreraient un « manque de professionnalisme », mais basta! L'ambiance était divertissante.

Du reste, dans l'exercice de leurs fonctions, de nombreux médecins faisaient montre d'un comportement transgressif qui ne dérangeait personne; le fait d'être « caractériel » ne choquait pas à l'époque, mais n'est curieusement plus accepté aujourd'hui : les fortes personnalités semblent déranger. Les chirurgiens vasculaires battaient les records de cette catégorie : instruments inadéquats ou stérilisés projetés dans la salle d'opération (Maurice Goldstein, Jean-Pierre Dereume), valises et effets personnels des patients récemment opérés mais pris en flagrant délit de récidive de tabagisme jetés au milieu du parc de Brugmann (Robert Verost-Verofit). Certains radiologues étaient aussi coutumiers de crises dévastatrices, tels André Bollaert à Saint-Pierreⁱⁱⁱ, Roland Potvliege à Brugmann ou Julien Struyven à Erasme. Brefs débordements suivis d'excuses toujours acceptées à cette époque : les autres comprenaient et savaient qu'il valait mieux préalablement demander à la secrétaire quelle était leur humeur du jour avant de les importuner.

Le célèbre chirurgien Albert Hustin, père de la transfusion sanguine, a violemment bloqué un étudiant avec sa canne dans l'ascenseur et l'a contraint à rater son étage car il avait essayé de sortir de la cabine

avant le professeur. Le même a collé un de ses assistants au mur en le soulevant par ses vêtements car ce dernier avait entrepris une intervention inhabituelle seul en l'absence du Maître, opération que celui-ci avait interdite quand il n'était pas présent^{iv}.

Les ires explosives étaient aussi le fait de certains enseignants-chercheurs comme Jean-Jules Pasteels, l'anatomiste, ou son fils Jean-Lambert, l'histologiste. Personne n'était choqué par un tempérament « soupe au lait », qui était par ailleurs en définitive moins nuisible qu'un silence rancunier suivi de repréailles. Là aussi, ce type de comportement était largement partagé par le personnel paramédical : qui a cette époque n'a pas connu de cheffe-infirmière qualifiée de « dragon » et de « tyran » certes par leur personnel, mais aussi par les étudiants en médecine qui les craignaient car elles les terrorisaient^v?

Au jeune lecteur qui écarquillerait les yeux en lisant ces lignes et particulièrement la narration des blagues, orgies et bacchanales médicales ou estudiantines, nous répéterons que les chefs de service étaient tolérants voire complices (à de rares exceptions près) : eux aussi étaient passés par-là. Les directions hospitalières n'existaient quasi pas et de toute manière, les chefs de service médicaux étaient tout-puissants ; personne n'avait rien à leur dire (on peut amèrement regretter cette période). Les éventuels et rares agents de surveillance étaient remis à leur place par les médecins festoyeurs et n'en menaient pas large, car il n'était pas bon pour leur emploi de fâcher les médecins.

Le schéma de pensée qui prédominait à l'époque était que les médecins, condamnés à de longues heures de garde^{vi} et confrontés quotidiennement à la mort, méritaient largement de pouvoir s'amuser de temps à autre, même aux dépens de l'institution, et bénéficiaient d'une sorte d'immunité par rapport au commun des mortels, même dans l'espace public. Ce n'était là qu'un cas particulier des « libertés étudiantes » acquises depuis l'époque médiévale ; l'université formant initialement un corps social singulier où la justice du Roi ne s'exerçait pas, une sorte de zone franche.

Actuellement, hélas, dans une période où la « bien-pensance » et le « politiquement correct » prédo-

(iii) On a vu par exemple celui-ci se précipiter un jour dans le bureau des secrétaires et leur crier sans raison évidente : « vous êtes pires que les femmes de la rue d'Aerschot et je vous emm... », sortit en claquant la porte puis revenir une minute plus tard en disant « je m'excuse ». Mais il avait néanmoins un grand sens de l'humour tout aussi transgressif que ses humeurs. Il avait participé à un canular visant à demander (via un faux courrier du Conseil médical) à un de ses collaborateurs peu enclin au travail de faire...l'inventaire détaillé des échelles et escabeaux de l'Hôpital Saint-Pierre. Ce qu'il fit ; le rapport fut adressé au Président du Conseil médical qui convoqua son auteur et lui demanda des explications. Actuellement, les bien-pensants parleraient de harcèlement. On remarquera qu'à l'époque personne n'eût envisagé qu'un jour les SIPPT contrôlèrent VRAIMENT les échelles. C'était donc un acte précurseur.

(iv) Jacques Mulnard, communication personnelle.

(v) On en a vu une qui, constatant l'état de saleté d'une salle de radiologie digestive au lendemain d'une garde, a sermonné le technicien responsable (qu'elle n'aimait pas) en ces termes : « dis, si c'est aussi sale dans le fond de ta culotte que dans la salle que tu as utilisée, ça ne doit pas sentir bon, hein fieu ! », ceci dans la salle d'attente bourrée de patients. Et de conclure en s'adressant au public : « Les hommes, ça est tous des dégueulasses ! (sic derechef) ».

(vi) Les récupérations de garde n'étaient pas encore un droit, à l'époque !

minent, les brimades et le bizutage sont regardées avec horreur. Les directions hospitalières hélas toutes-puissantes sont très attentives au coût des dégâts et la culture bacchique, orgiaque et transgressive des étudiants et des jeunes médecins s'est estompée en-dehors de cadres préétablis comme

les fêtes en salle. Il en va de même des mémorables crises de colère généralement inoffensives des chefs de service. On peut le regretter.

Au moins le souvenir de cette époque continue-t-il à persister dans les mémoires...

Notre souhait de faire une recension des hauts faits des étudiants et des jeunes médecins dans un temps de plus en plus éloigné où les blagues de (mauvais) goût faisaient partie des mœurs quotidiennes, nous avons interrogé la mémoire de notre ami et confrère Jean-Marie DE SMET, qui a consenti à nous livrer quelques souvenirs sous forme épistolaire. Nous les livrons ici, à peine modifiés.

Force est de reconnaître que la plupart des plaisanteries évoquées dans l'article ci-dessus paraissent plutôt bénignes en comparaison de celles que nous pourrions écrire et qui en notre époque bien-pensante vaudraient à leurs auteurs la réprobation publique, voire plus...

Il faut avouer que le bon goût et les bonnes manières n'étaient pas souvent de la partie notamment lors des épreuves pré-baptêmes comme par exemple lorsqu'un futur chef de département de chirurgie cervico-faciale de l'Institut Bordet (resté haut en couleurs toute sa vie)^{vii} fit une apparition remarquée dans le grand hall de l'Hôtel Métropole, pantalon sur les chevilles, en clamant « ... y'a plus de papier dans les toilettes » au grand étonnement de la clientèle distinguée...

Alors, puisant dans nos souvenirs, nous nous sommes rappelé un événement fameux survenu entre les deux guerres (je n'étais pas né bien sûr, mais j'en ai lu la relation était-ce dans la Revue Médicale de Bruxelles ou dans le Bulletin du Collège des Médecins? Je me demande si notre collègue le Professeur Mayer, grand connaisseur de l'histoire estudiantine n'en était pas l'auteur...)

Le titre de l'article était « La » mais je dois déjà suspendre ma plume (électronique) car je crois que le simple énoncé conduirait de nos jours l'éditeur devant les tribunaux!

Procédons donc par rébus et devinettes :

- le premier mot du titre, en quatre lettres désignait l'organe reproducteur masculin auquel Dudule doit sa renommée universelle ;
- le second concernait un habitant de pays exotiques, mot latin désignant une couleur sombre.

Or donc en ce temps-là (je ne sais si c'était en salle de dissection ou d'autopsie) de facétieux carabins découvrirent un sujet dont l'organe susnommé présentait des dimensions hors du commun et eurent l'idée (certes contestable) d'en effectuer le prélèvement.

Comment! vous entendez-je déjà vous exclamer! Sans le consentement écrit *pre-mortem* de l'intéressé ou de ses ayants droits à la troisième génération??? Ben oui, les temps étaient bien différents.

Je vous rappelle tout de même l'époque que vous et moi avons connue où les appariteurs de la salle de dissection vendaient aux étudiants des pièces de squelette, ce qui leur valait des visites de la police qui les avait pincés se livrant à des concours d'escrime à coups d'os fémoraux sur le boulevard de Waterloo.

Mais que faire de ce douteux trophée? L'exhiber en public pardi!

Il semble qu'en ce temps-là les Revues de Médecine rassemblaient un public choisi, messieurs en habit et dames en robe de soirée, dans un théâtre prestigieux de la ville. Nos plaisantins grimpés aux plus hauts étages, trouvèrent amusant de faire au bout d'une longue ficelle voltiger élégamment l'objet phallique au ras de l'assemblée ébahie (et scandalisée)... Car scandale il y eut! La presse catholique, Libre Belgique en tête, ne manquant pas l'occasion de stigmatiser l'indécence et l'irrespect de ces étudiants irréguliers et profanateurs de l'ULB. Les auteurs furent d'ailleurs chassés de l'Université.

De nos jours, cet épisode vaudrait sans doute une interpellation au Parlement, une demande de démission du ministre de l'Enseignement supérieur et des poursuites judiciaires envers les autorités académiques.

(vii) Le Professeur Pierre Dor, pour ne pas le nommer...

Autre péripétie plus proche de nous et dont je connais certains des protagonistes issus des Facultés de Médecine et de Droit (mais je ne citerai pas de noms) : l'enlèvement à la garde d'Ixelles.

Le scénario était digne d'un film policier : un individu (en fait le Roi des Bleus de Médecine) était déposé aux Urgences de l'hôpital prétendument traumatisé après une chute dans les escaliers... avant que quiconque n'eût pu l'examiner, un commando cagoulé et muni d'armes (factices) faisait irruption, empoignait le soi-disant blessé et s'engouffrait dans une voiture qui démarrait en trombe...

L'ennui c'est que le conducteur se prenant au jeu entama un rodéo à renfort de crissement de pneus et de feux rouges brûlés ce qui amena les responsables à rendre des comptes à la maréchaussée.

Les limiers remontèrent la piste jusqu'au Coin Perdu, *stam café* des médecins situé à l'époque à l'angle de la Rue Montserrat et de la Rue aux Laines (ne cherchez plus, il a disparu depuis longtemps...) et les apprentis gangsters passèrent un sale quart d'heure...

Par un heureux hasard, un Substitut du Procureur du Roi y prenait un verre (il y a prescription) et parvint à aplanir le problème et ils ne furent pas outre mesure inquiétés... et devinrent de respectables citoyens, chirurgien orthopédiste renommé ou banquier international, aujourd'hui retraités. Quant au Roi des Bleus de Médecine, il passa ensuite à la Faculté de Droit (sous l'effet de l'émotion peut-être?). Il finit sa carrière comme Président de la Cour d'appel.

De nos jours cet épisode vaudrait sans doute une demande de démission du Ministre de l'Intérieur et du Ministre de l'Enseignement supérieur... mais je me répète...).

Un des acteurs du récit ci-dessus m'a aussi raconté qu'un soir, sortant dans l'état qu'on devine du restaurant le Petit Bedon situé Petite Rue des Bouchers (non sans avoir prélevé au passage quelques bouteilles), il eurent l'heureuse surprise de trouver ouverte une petite porte latérale de la Monnaie... et les voilà donc explorant les coulisses de l'Opéra, trouvant des costumes qu'ils s'empressèrent d'essayer... jusqu'à ce qu'un des intrus disparaisse avec un cri glaçant à travers une trappe!

Ses camarades accourus découvrirent avec horreur une large tache rouge... qui heureusement émanait d'une des bouteilles de vin subtilisées. Le cascadeur téméraire était indemne, pour le plus grand bien du syndicalisme médical dont il devint un des plus influents défenseurs reconnaissable à sa moustache fournie et à son verbe incisif.

Venons-en au chapitre des tramways qui a une époque étaient l'objet de frasques répétées, la flèche de la caténaire aisément accessible une fois décrochée

stoppant immédiatement l'engin et déclenchant l'expression célèbre du Wattman à son convoyeur, passée dans le folklore bruxellois : « *Jef, de flech is af! ...* ».

Je tiens du regretté Jean-Marc Snoeck la facétie consistant à enduire, dans la montée vers l'hôpital Brugmann, les rails d'un vernis isolant immobilisant le convoi par rupture du circuit électrique, le tram suivant poussant celui qui était en rade et se trouvant calé à son tour...

Alors à propos du tram de Brugmann :

Un jour de garde votre serviteur eut la surprise, se trouvant au réfectoire des médecins qui était à l'époque au premier étage du bâtiment à droite de l'entrée, de voir des ouvriers tracter un tram dans l'entrée de l'hôpital. Il s'agissait de l'installer au service de revalidation afin de rééduquer les patients à l'usage des transports en commun.

Le premier réflexe fut civique et patriotique : informer la presse afin que le monde entier soit au courant de cette avancée médicale remarquable. Les journalistes du Soir d'abord dubitatifs publièrent bien un entrefilet à cet effet.

La deuxième idée, venue dans la soirée, et sans doute après quelques libations, fut d'orner dignement le panneau indicateur du véhicule.

Le quartier opératoire fournit le matériel pictural indispensable : l'encre dont le Dr Madeleine Lejour, plasticienne célèbre, faisait usage pour tracer les lignes idéales sur les chairs affaissées de ses patient(e)s et les champs opératoires en plastique transparent pour protéger l'œuvre terminée.

Compte tenu de l'activité de greffe rénale du service de chirurgie, l'usage de « transport de greffe en urgence » (bilingue) s'imposait et le macaron central fut orné du portrait du Chef de Service le Pr Jean Van Geertruyden, par ailleurs pionnier de la greffe du rein. Restait à trouver la devise du médaillon : celle-ci jaillit en un éclair du cerveau fertile de Roland Fastrez : « *Rognone Vincere Uremia* » ce qui valait bien « *Scientia Vincere Tenebras* ». L'ornementation eut un certain succès et l'on dit que Van Geertruyden lui-même se glissa discrètement dans les jardins pour en prendre photographie.

Les savants internistes prirent tout de même une petite revanche sur les incultes barbiers chirurgiens : passant peu après dans le service de néphrologie, je pus lire au tableau du bureau de médecins la devise corrigée : « *Rognone Vincere Uremiam* » : accusatif et non nominatif bande d'*Ignora mus!*

Pour rester dans le domaine néphrologique, un généraliste que j'ai remplacé à l'occasion dans mes jeunes années (c'était permis à l'époque) m'a raconté qu'étant de garde à Saint-Pierre sous l'autorité d'un jeune interniste qui allait accéder aux plus hautes

fonctions^{viii} (son duel avec feu Maurice Abramow pour la nomination de Chef de Service à Erasme n'a d'égal que l'ascension d'Anquetil et Poulidor dans le Puy-de-Dôme en 1964). Ils imaginèrent de dévisser les globes opalins éclairant le plafond du corridor de la garde, de les utiliser comme... urinal et de les remettre en place, comptant sur la chaleur des ampoules pour dégager peu à peu de subtils effluves... pas très distingués mais enfin...

Les gardes étaient bien évidemment l'occasion de défoulements collectifs : on passera sur les combats à coups d'extincteurs, de lances d'incendie ou de casseroles de moules et les douches plus ou moins volontaires infligées à la gent féminine, mais aussi de mystifications consistant à annoncer à un confrère crédule l'arrivée en urgence d'une haute personnalité et jouir du spectacle du collègue passant en revue le personnel aligné comme à la parade...

D'autres que moi vous évoqueront sans doute les portes murées et/ou dévissées des chambres des résidents de garde (sauf lorsqu'on y avait introduit une chèvre...), les fresques ornant les murs des salles de garde, etc.

Je ne peux qu'espérer que ce folklore hospitalier n'appartienne pas entièrement au passé, mais j'ai tout de même une pensée émue pour nos jeunes collègues sans doute davantage contraints par les surcharges médicales et administratives, sans nul doute au bénéfice d'une médecine de qualité, tout en précisant que l'ambiance joyeuse de notre époque n'empêchait pas d'accorder à nos patients toute l'attention qu'ils méritaient!

Figure 1

Le tram décoré de la tête du Pr Van Geertruyden, derrière l'artiste responsable, auteur principal du présent texte (Jean-Marie DE SMET).



Travail reçu le 22 décembre 2023 ; accepté dans sa version définitive le 12 janvier 2024.

AUTEUR CORRESPONDANT :

S. LOURYAN

Laboratoire d'Anatomie, Biomécanique et Organogenèse

ULB Faculté de Médecine

Route de Lennik, 808 - 1070 Bruxelles

E-mail : stephane.louryan@ulb.be

(viii) On reconnaîtra le futur Professeur Roger Bellens.